

Non je n'ouvrirai pas à votre passion. J'ai choisi le calme plat, les méandres de l'eau qui se moire, les douces promenades à ton bras le long du canal où dorment les pé-niches. Je préfère m'endormir près de toi, en douceur, en hypnose. Les longs repas où nous ne disons rien, les soirées d'été et d'hiver où la nuit se fige dans notre jardin. Je préfère le rythme lent du quotidien, quand nous avons à peu près tout usé, à votre agitation fébrile, vos yeux de fièvre.

Tes mains sont un jouet d'enfant, les vôtres je ne les connais pas, je ne sais pas la masse noueuse de leurs doigts serrés sur mon bras, l'étreinte fulgurante qui enlace mon ombre. Non je ne sais rien de vous.

Je sais de toi le défilé d'un jour sur l'autre, la maison bien rangée, le ménage et la vais-selle faits. L'odeur de propre dans la salle de bain, les longues douches émollientes. De vous je ne connais que la surface, votre silhouette croisée sur la petite route si-nueuse qui mène à mon village. Je vous ai croqué dans ma tête, sans-papier, ni crayon. Vous êtes sans doute quelqu'un d'habile, malin, ou peut-être retors. Je ne vous veux pas. Votre haleine aurait beau sentir le miel, votre peau l'odeur de la forêt, vous ne m'aurez pas ainsi.

Pourtant quand la vie s'englue et que je coule au bord de toi qui ne voit rien, j'aimerais Vous. De quoi me sauveriez-vous ? De la mort lente dans les sables mouvants, de la peau usée qui se troue, de l'indicible qui voudrait tant prendre la parole. Et de quoi encore, Vous ?

Je vous laisserai entrer dans mon salon paisible, frappé à l'orée de mon coeur, trois petits coups et puis entrer. Voilà, il vous appartient. Vous pouvez le prendre, et ma peau avec.